JAB 1000 Lausanne 9
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

96

5 juillet 2003
paraît six fois par an
seizième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Distribution des tickets pour la vie

École vaudoise: l'ultime mutation

CONTRAIREMENT à ce que pourrait laisser penser la couverture, il ne s'agit pas d'une plaquette publicitaire pour une marque de distributeurs automatiques de trucs à boire et à grignoter, mais d'un roman pessimiste qui commence mal dans la réalité et finit bien dans la fiction.

La première partie montre la vie schizophrénique des enseignants du cycle d'orientation d'un collège vaudois s'efforçant de mettre les élèves en confiance, de valoriser leur travail, et qui, en fin de parcours, doivent les classer en trois catégories selon leurs capacités. À les entendre juger les élèves avec des critères fantaisistes tout en essayant de faire plaisir aux parents qui surestiment leur enfant pour lui donner toutes ses chances et d'obéir au directeur qui exige une répartition équilibrée dans les trois voies, on est partagé entre le rire et la colère.

Dans la deuxième partie, à la suite de l'initiative malheureuse d'un prof de français, on assiste, avec une délectation d'ancien élève, à une conférence des maîtres qui tourne mal. Pour pouvoir tester la force argumentative d'un texte où ses élèves demandent l'installation d'un distributeur automatique Sélecta dans la cour de récréation, le prof remet vraiment la pétition à son destinataire, c'est-à-dire à la conférence des maîtres. Les profs, d'abord amusés, se prennent petit à petit au jeu, puis la situation dégénère et ils ne tardent pas à en venir aux mains. En fin de compte, c'est seulement parce que le prof qui doit être hospitalisé à la suite de la bagarre y est favorable que la demande des élèves est acceptée.

> ***«…une force surnaturelle s'est emparée du Sélecta pour aider le Pays de Vaud dans son impossible et inhumaine mission d'orientation des élèves.»***

C'est dans la troisième partie que le roman quitte la satire et prend une dimension métaphysique. Un jour, la foudre tombe sur le distributeur. Le coup de tonnerre est suivi d'un sifflement perçant, insoutenable qui paraît venir du fond de l'univers, selon les témoins. Le lendemain, c'est un élève de 7e de la voie secondaire à options qui le premier découvre au fond d'un emballage de chips un carton rose percé de petits trous lumineux qui forment des lettres, en l'occurrence: «Tu as un grain de beauté sur la fesse gauche et tu devrais être en voie générale.» Vous devinez la suite: on se rend compte qu'une force surnaturelle s'est emparée du Sélecta pour aider le Pays de Vaud dans son impossible et inhumaine mission d'orientation des élèves. La direction générale de l'enseignement, d'abord sceptique, finit par se rendre à l'évidence: le distributeur ne se trompe jamais. Dès lors tous les élèves du pays sont appelés à passer dans la cour du collège élu pour être orientés ou réorientés grâce à un Coca ou un paquet de cacahouètes.

Le roman se termine sur la conversation de deux enseignantes de 6e qui se félicitent de pouvoir à nouveau travailler avec les élèves, débarrassées de l'obligation sordide de les trier en fin d'année.

À lire pour rire et pleurer d'abord, et rêver ensuite.

A. C.

Walter Nyvif
Les maîtres de l'orientation
Bernard Campiche, 2003, 250 p., Frs 35.50

Fluctuat nec fluctuat

Traduttore/traditore

«Cependant, les cours du pétrole, tributaires des fluctuations des marchés, risquent de subire quelques fluctuations» a écrit Pascal Couchepin dans son discours pour la séance des Chambres réunies du 20 mars 2003, au début de la guerre d'Irak. Audace pléonastique et affranchissement des contraintes orthographiques, voilà les lignes de force du message tel qu'il apparaît fidèlement sur le site de l'administration fédérale [www.admin.ch/ch/f/cf/brennpunkt/06.html] et sur le site de la RSR. En revanche, les traductions, en négligeant le style, brisent la puissance euphémistique du pléonasme et omettent, par ignorance des efforts pour la libéralisation de l'écriture, d'adapter la licence orthographique.

La traduction italienne recourt lamentablement au synonyme: *«Ciò nonostante, i corsi del greggio, legati alle fluttuazioni dei mercati, rischiano di subire qualche variazione»* [www.admin.ch/ch/i/cf/brennpunkt/06.html].

Les efforts de la traduction allemande pour compenser l'effet par un verbiage technique sont encore plus dérisoires: *«Allerdings dürften die Erdölpreise im Zuge der Schwankungen bei den Termingeschäften auf den Rohstoffmärkten in einer ersten Phase in die Höhe schiessen»* [http://www.admin.ch/ch/d/cf/brennpunkt/06.html]

La version allemande et la version anglaise révèlent ce que la répétition servait précisément à occulter. Dans la seconde, la simplicité de la formulation rend la trahison encore plus manifeste: *«Oil prices, which are subject to market fluctuations, could, however, rise drastically with the outbreak of a conflict»* [http://www.admin.ch/ch/e/cf/brennpunkt/06.html]

Couchepin est grec ancien par ses études, francophone par sa femme française et d'origine italienne par sa maman. Il est remarquable de constater que plus on s'éloigne de ses langues de référence plus les traducteurs se permettent d'atténuer la force et l'originalité de l'expression couchepinienne.

Les Couchepinailleurs associés

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Jean-Christophe Bourquin
Arthur Céclarque
Emile Chaource
Charles Chopin
Théo Dufilo
Gil Meyer
Henry Meyer
Line Naphta
Claude Pahud
Vivette Perret
Boris Porcinet
Klaxson Premploz
Klaxon De la Printze
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Georges Schoumacher
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin

«Depuis le 11 septembre, la lutte contre le trafic d'héroïne est devenue une priorité parce qu'elle permet de financer le terrorisme orchestré par Oussama Ben Laden.»
Légende de photo, in *Allez savoir!*, magazine de l'Université de Lausanne, février 2003

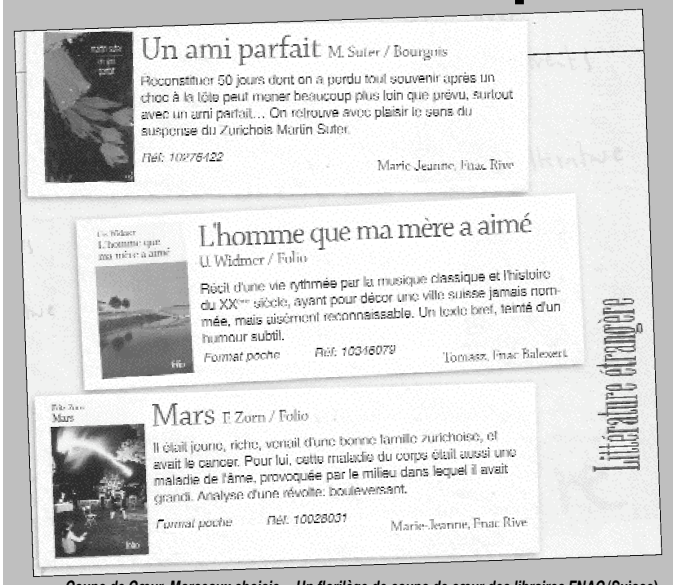
«Oracle se rapproche, mais nous on s'éloigne aussi»
Ernesto Bertarelli, commentant sa régate, supra TJ soir, 15 janvier 2003

«Au fil des jours, le crachat a fait boule de neige.»
Magalie Goumaz in *La Liberté/ Le Courrier*, 21 février 2003

«Au même moment, Micheline Spoerri s'adresse aux députés et déplore le fait que personne ne s'émeuve des tirs essuyés par deux policiers. Vérification faite, il s'agit de gendarmes qui ont été appelés pour des dégâts d'eau provenant d'un appartement.»
Fati Mansour, hydrologue, in *Le Temps*, vendredi 4 avril 2003

Grâce aux supermarchés culturels

Les frontières se multiplient



***Coups de Cœur, Morceaux choisis… Un florilège de coups de cœur des libraires FNAC* (Suisse), Genève et Lausanne, mai 2003, p. 25.**

Haïkus ménagers

Béatrice Fontanel
Dessins de Pierre Lescault
La ménagère cannibale
Seuil, février 2003, 77 p., Frs 23.30

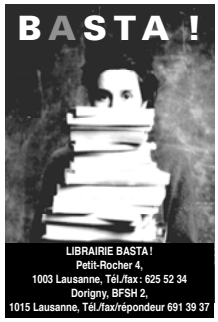
La ménagère cannibale, sous-titre *Poésie domestique*: il ne m'en a pas fallu plus pour prendre ce petit livre sur l'étal de la libraire. Je l'attendais depuis longtemps je crois, depuis le temps des kilomètres de linges suspendus –Est-ce que j'ai déjà fait avec ça le tour de la terre?–, guirlandes de slips de toutes tailles, chaussettes triées par paires, mouchoirs en papier oubliés dans les poches.

Entre bonheur et désespoir, la ménagère est là, mise en textes par Béatrice Fontanel. D'elle je ne sais rien. Une recherche sur Google ne m'a permis de découvrir que les titres des autres livres qu'elle a écrits, livres parlant de bébés, de lingerie, de monstres ou d'images. Il s'en dégage l'image d'une femme qui trempe sa plume dans le présent d'héroïnes anonymes, luttant entre poussière et horaires d'école. Ce petit recueil, très joliment édité chez Seuil, est illustré de silhouettes de femmes, femmes terribles dans leur puissance mise à nu, écorchées même, nerfs à vif. Celle de la couverture a les dents pointues et brandit un couteau, femme ogresse –défend-elle ses petits ou les mange-t-elle? l'énigme est posée. Comme disait Groddek, on parle beaucoup de l'amour maternel mais il ne faudrait pas trop oublier la haine maternelle. C'est cette femme-là que dessinent ces textes courts. Des mots pour la montrer si réelle, incarnée et faisant la nique à toutes les Cendrillon-Belle au Bois dormant, une femme chaude, une femme vivante. *(A.B.B.)*

Plonger les mains dans l'eau grasse,
Longer les jointures encrassées de la gazinière,
ratisser les miettes ensédimentées
entre deux placards dont les portes se disloquent.
Puis, poser doucement la serpillière
En équilibre sur le rebord du seau.
Se déshabiller là.
Sortir dans la rue
toute nue

La petite jouissance
de la mère de famille
lorsqu'elle fourre le linge
de tous dans le trou
de la machine à laver.
Copulation électroménagère

(Publicité)



Courrier des lecteurs

«À bicycleeeette»

Je voudrais suggérer, par la bande (si j'ose encore m'exprimer ainsi), à mon mari attentionné, mandarin mais qui n'en lit pas moins votre courrier des lecteurs pour une raison qui remonte à d'anciennes antiennes, que je n'aime plus le vélo (à deux roues) qu'il m'offrit l'an passé. En effet, non content de m'interdire la course à pied dans les parcs de la ville, il m'a aussi interdit les pistes cyclables sous prétexte qu'elles sont mal famées. Si bien que mon vélocipède se retrouve dans notre salon, et que mon légitime bourgeois s'est fendu d'un cadeau supplémentaire en forme de trépied, qui me permet de, ou plutôt qui m'oblige à m'adonner sous ses yeux de vieux bovin épris, aux joies transpirantes du home trainer. Pendant qu'il écoute ses disques de génériques de séries télévisées, en faisant mine de corriger les dissertations de ses étudiants, il jette des regards, qu'il s'efforce de rendre concupiscents, sur mes aisselles et mon torse qui s'imbibent progressivement de sueur.

Ou plus exactement, il jetait de tels regards. Car nous n'en sommes même plus là. Maintenant, lorsqu'il a, à ce qu'il dit, fini de corriger les dissertations, il se met à son ordinateur portable, toujours assis sur le canapé du salon. Il prétend «saisir» sur une «base de données» résultats, notes et commentaires. Mon œil! Je vois bien qu'il s'adonne à une patience, à une bataille d'astéroïdes ou à un agencement de formes géométriques simples: bref, il fait un jeu sur son ordinateur. Conséquence: il est hypnotisé par l'écran, ses regards en ma direction sont de plus en plus rares et ses sourires à mon endroit de plus en plus fabriqués; bien plus, cette hypnose a comme effet de le rendre vaguement léthargique: il lutte contre le sommeil, tout en ne pouvant pas se détacher de son ordi chéri.

Et quand je lui lance, compatissante, quelque bonsoir engageant, il sursaute, fait mine de lancer un regard sur une copie de dissertation posée à côté de lui. C'est vraiment un mauvais acteur, s'il croit me persuader que son ordinateur est présentement utilisé comme un outil de travail. Quant à me faire croire qu'il est un époux encore attentionné et entreprenant, je vous passe les détails de mon jugement, de même que ceux de son anatomie sempiternellement flasque. Un amant de jeunesse, dont le pédantisme poétique et géographique était proprement intolérable, parvenait au moins à me faire percevoir de temps en temps que, hors son égocentrisme de mâle insécure, il avait pris acte de mon existence et de mes appâts.

Maude Mépfer-Kenzo,
épouse de stylologue-sémiologue-sociologue, assistante de chargé de cours extraordinaire, Département de français comparé, Faculté de l'Être, Université populaire

Atriumvirat...

Que votre nouvelle bande dessinée ne cite pas Ramuz et Jacques Chessex, pourquoi pas. Mais qu'elle fasse figurer, dans une de vos dernières livraisons, un garçon de café qui ressemble à un magistrat genevois de gauche et néanmoins moustachu, ça me la coupe; ou devrais-je dire ça me les coupe (une moustache, deux extrémités?).

Encore heureux que deux se transforme en trois, et que la dualité vaudoise des polygraphes embourbés soit maintenant dialectiquement complétée: le syndrome de l'auto-célébration déguisée en délectation morbide et en dénonciation complaisante se pare d'un troisième larron, et nous avons maintenant le tricycle Ramuz-Chessex-Thévoz.

Vous l'avez vu en une de vos dernières livraisons. Je vous félicite, vous avez fin nez, vous l'avez flairé, grâce à l'odeur en décomposition de Davel martyrisé: Ramuz-Chessex-Thévoz, voilà quand même qui enfonce Galland-Gallaz-Salem.

Enfin, je me comprends.

Guy-Korille Seiler,
tenancier du Bar Variaqua, Lausanne-centre

Encore heureux. Vous êtes bien le seul: notre conférence de rédaction n'est pas parvenue à déchiffrer vos allusions opaques. [*Réd.*]

Vous n'avez rien à déclarer?

Me voilà maintenant l'objet des attentions libidineuses d'un jardinier marinant dans le (ou la) polyamide; cela me souffle, mais m'indiffère. Donc Monsieur Bellebottes peut toujours s'éponger.

Moi je veux Maud, qui a épousé (ou plutôt, je regrette de devoir le dire: qu'a épousée) un de mes ex-collègues étudiants; celui-ci se rengorge maintenant de vanité, pour avoir, après une thèse fort discutable en stylo-sémiologie (ou quelque chose comme ça), remplacé notre vieux prof de lettres Cornulaz-Epallaz. Non content de mariner, lui, dans le mandarinat (et non le ou la polyamide), il veut empêcher mon retour triomphal à l'Université (où, le responsable des locaux me l'a promis, je pourrais devenir chargé de recherche remplaçant à titre intérimaire et à temps partiel à la nouvelle Faculté de territoirologie) par toutes sortes de basses, viles et mesquines manœuvres, allant jusqu'à s'opposer à la création de dite Faculté. Je ne savais pas que j'étais important au point qu'il lançât une cabale de si grande ampleur pour me contrer. Et je l'en avertis solennellement: je ne renoncerai ni à devenir un de ses collègues le toisant dédaigneusement dans un des immenses corridors du BFSH 15, ni à reconquérir le cœur de Maud, qu'il a cauteleusement circonvenue.

Bertrand Clarme,
géographe, bientôt mandarin

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

COCASSE, la Patricia: castriste convaincue, elle soupire contre la casse. Elle voudrait casser la baraque, mais faire cette omelette sans casser d'œufs. Elle réprouve les casseurs, mais sans trop leur casser du sucre sur le dos. Elle voudrait dire que ce sont toujours les mêmes qui casquent —affirmation qui ne casse pas trois pattes à un canard— mais sans casser le rythme de sa mélopée bécassone et casse-bonbons.

Je ne crie pas casse-cou, mais je casse le morceau: c'est vrai que je me tire des flûtes en me moquant d'elle, mais le sarcasme s'impose: n'avons-nous pas été révoltés et assommés *en même temps*? La nouvelle de la chute du cascadeur, puis de l'arrestation des campeurs, experts en castramétation autant que les centurions antiques, nous a cassé, à tous, bras et jambes. Alors quoi: les forces de l'ordre ont-elles fait comme le «fidèle émoucheur» de la fable, celui qui: *«vous empoigne un pavé, le lance avec raideur, / Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche»*?

Un peu plus et on était prêt à en découdre, et à casser la gueule à –à qui d'ailleurs? c'est sans doute là que notre volonté a commencé à fléchir: à quoi bon casser le flic du coin, s'il est aussi castagné que nous par les grands casse-couilles maîtres du monde (qui d'ailleurs, à leur tour, n'y peuvent peut-être pas grand-chose, sinon parvenir à faire croire qu'ils y peuvent quelque chose: en tout cas je me casse les dents sur la question de leurs capacités, à tous les sens du terme).

Non, c'est trop casse-gueule: si l'on n'est pas à l'Elysée ou à Downing Street, quand on casse les verres ou les assiettes, on y va de sa cassette et on les paie. Quant à l'autre casse-pieds gobeur de bretzels de travers, épisodique porteur de casquette, mieux vaut ne même pas essayer de se fracasser le nez sur la porte close de sa maison livide: à tous les coups, avec lui, on passera à la casserole. Le casse-pipe n'est pas notre dicastère. Croire en l'efficace de l'action violente, c'est comme jouer une cassation avec un orchestre de castagnettes, ni les juristes ni les musiciens n'y comprendraient plus rien.

Allez, avant que la cruche ne soit tant allée à l'eau, cassons-nous et cessons de nous tracasser. Assez jacassé, les musicastres: comme bramait Johnny, avant que Patrick ne se casse la voix et que Patricia ne nous les concasse à son tour: *«Tout passe, tout lasse, tout casse.»* Ça, c'est du texte qui casse la baraque. Pas vraiment dodécasyllabe, certes, et un brin castrateur peut-être mais presque de la philosophie épicurienne: avant de casser sa pipe, autant prendre la vie du bon côté et savoir casser sa tirelire dans les grandes occasions.

Allons-y pour la grande vie: pas se casser le cul ni la tête (surtout pas contre les murs), se décarcasser pour casser aussi les fiançailles avec Mimi, puis fricassée de rascasse, cassoulet, cassate et casse-museaux, cassonade, cassis et compagnie: autant se faire un cassin à la cuisine qu'en maniant frondes et catapultes.

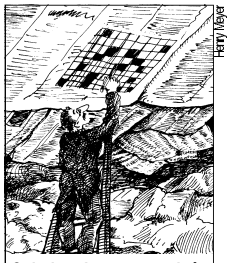
Et si, avant d'aller casser la croûte, on allait prendre pour apéro à la ducasse du coin, un picon bière qui rend à moitié fou?

T. D.

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Présenté dans notre dernière édition, l'ouvrage «introuvable» d'Émile Vautravers, *Le vingt et unième chapitre*, consacré aux clauses secrètes de l'Acte de Médiation était un faux manifeste, grossièrement antibonapartiste de surcroît.



Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. champignon – 2. remarquage – 3. opéré – euro – 4. ressort – EP – 5. XVI – Mett – 6. ranci – aura – 7. ordinaires – 8. ires – bai – 9. Greenpeace – 10. Bernstein

De haut en bas
1. Croix-Rouge – 2. Iep – Var – rr – 3. aménindien – 4. more – cires – 5. préeminent – 6. IQ (Q.I.) – na – aspe – 7. guetta – ei (Ei) – 8. NAU – hurban – 9. ogre – rééc – 10. néo-plasies.

LES ÉLUS LUS (LXVI)

Devoirs civiques de vacances

Dissertation

Mettez en relation le slogan «Gouverner, c'est prévoir» et la phrase de la conseillère fédérale Ruth Metzler: *«L'incertitude semble être la seule chose certaine que nous puissions exprimer, face à l'avenir.»* (*Le Temps*, 23 mai 2003)

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Puzzle

«Le Conseil des États a approuvé, par 26 voix sans opposition, un projet de loi élaboré par le National autorisant la réhabilitation des personnes condamnées pour avoir porté secours aux réfugiés persécutés par le nazisme. Des divergences subsistant, le dossier retourne à la Chambre du peuple.» (ATS, *Le Temps,* 14 juin 2003)

Si l'on admet que les divergences portent sur les limites morales de la réhabilitation, à quelles questions pensez-vous que les Chambres ne répondent pas de façon identique?

Faut-il réhabiliter:

❒ ceux qui ont échoué dans leur tentative d'aide?
❒ ceux qui ont été payés pour leur aide?
❒ ceux qui n'ont pas purgé leur peine?
❒ ceux qui se sont ouvertement vantés d'avoir été condamnés?
❒ ceux qui ont aidé les réfugiés par goût du risque?
❒ ceux qui ont blessé un représentant de la loi?
❒ ceux qui ont ridiculisé l'autorité?
❒ ceux qui ont été condamnés pour un autre délit par la suite?
❒ ceux qui ont aidé des réfugiés par erreur?
❒ ceux qui étaient communistes à l'époque?
❒ ceux qui ont admis leur culpabilité?
❒ ceux qui se sont vengés des personnes qui les avaient dénoncés ou condamnés?
❒ ceux qu'on a obligés à aider des réfugiés?
❒ ceux qui sont encore vivants? (Au risque de devoir les indemniser)

Explication de texte

«Le Département de la défense examine si des membres du Groupement de l'armement ou de l'État-Major général se sont rendus coupables de corruption en acceptant des cadeaux.» (ATS, *Le Temps,* 7 juin 2003)

1. Trouvez la bonne interprétation:

• Ils ont accepté des cadeaux et il s'agit de déterminer si c'est assimilable à de la corruption.

• Il s'agit de savoir s'ils ont accepté des cadeaux. Si c'est le cas, ils sont coupables de corruption.

2. Expliquez pourquoi la réponse sera négative quelle que soit l'interprétation. Aidez-vous du nom du Département et de son organigramme.

Quiz

«Un nouveau service de sécurité va garder le bâtiment du parlement à Berne. Composé de 35 personnes, il prendra la relève des services privés et des gardes-fortifications de l'armée qui assurent aujourd'hui la protection du parlement. Ses membres devront savoir manier les armes à feu.» (Repris du *Sonntags-Blick,Le Temps,* 16 juin 2003)

Cochez la bonne réponse:

Jusqu'à présent les gardes-fortifications:

❒ ne portaient pas d'arme pour éviter toute provocation,
❒ avaient des armes à feu mais ne savaient pas s'en servir et ne s'en servaient pas pour éviter des accidents,
❒ étaient armés d'arbalètes pour des raisons touristiques.

Mot caché

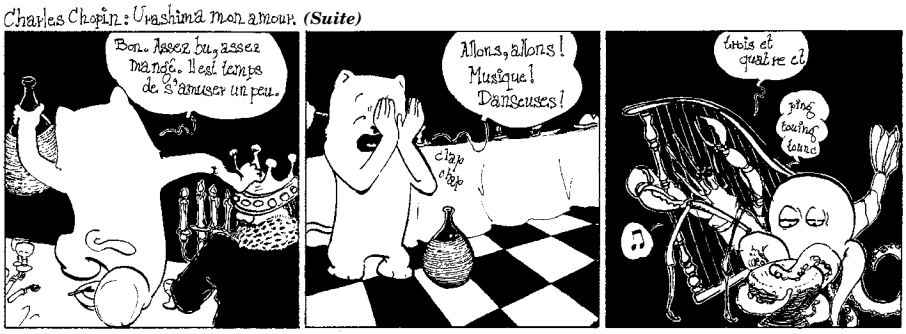
«Le système des pouvoirs multiples à l'occasion du G8 n'a pas donné de la Suisse une image d'efficacité optimale.»
«Le Conseil fédéral doit prendre l'initiative d'un débat avec les cantons: cela pourrait s'inscrire dans l'élargissement de la réflexion sur la nouvelle répartition des charges entre la Confédération et les cantons.»
(Michel Béguelin, *Le Temps,* 5 juin 2003)

Quelle idée inavouable se dissimule derrière les euphémismes et les contorsions verbales du conseiller aux États vaudois? (Réponse ci-dessous)

M. R.-G

La création d'une Compagnie fédérale de sécurité, d'un Corps fédéral de cambrioleurs, d'une Garde fédérale fédérale ou d'une Police fédérale d'intervention.

Charles Chopin: Urashima mon amour. ***(Suite)***



Tribunal de district d'Hérens-Conthey, juin 2033 : extrait d'audience...

CE mardi a eu lieu au tribunal d'Hérens-Conthey, un nouvel épisode de ce qui constitue sans aucun doute la plus longue histoire judiciaire des annales helvétiques. Depuis trente ans en effet, chaque deuxième mardi du mois, Gabriel Bender se retrouve face au juge Bertrand Dayer pour faire tomber les mesures préprovisionnelles qui frappent son ouvrage *Couleurs de Sarvient*.

Rappelons les faits de ce qui aurait dû n'être qu'un simple épiphénomène judiciaire et qui est devenu avec le temps un écheveau politico-juridique d'une incroyable complexité. Au début du siècle, la commune d'Ayent, devenue, depuis sa fusion avec les communes voisine d'Arbaz et de Savièse, la commune de Sarvient, avait commandé à Bender une fiction qu'il rédigea à partir de ses recherches, menées sur le territoire communal. Ces fictions devaient être intégrées à un ouvrage luxueux que la commune aurait réservé à ses citoyens méritants, aux footballeurs d'Auxerre qui profitent depuis toujours de la quiétude des lieux pour leur colonie d'été ainsi qu'aux vieux mafieux bulgares ou russes qui avaient gentiment offert un coup de vernis à Anzère la décrépite dans ces années-là.

Les silences de la TSR

Contre toute attente, la commission municipale composée de 8 Ayentols et d'une Ayentola refusa les textes, et attaqua l'auteur en justice. Toute la presse romande avait à de nombreuses reprises rendu compte de l'événement, y compris la Télévision suisse romande sauf le *TJ soir*, *Mise au point* et *Passe-moi les jumelles,* trois émissions consacrées au terroir, mais néanmoins soigneusement verrouillées par un réseau loyal à la commune. Le trio loyaliste Benoît Aymon, Romaine Jean et Judith Mayencourt avait été gratifié depuis du Mérite culturel, de la Distinction culturelle et de la Reconnaissance culturelle, puis élevé au rang de bourgeois d'honneur. Et c'était une joie pour les citoyens d'Ayent d'avoir enfin des stars à opposer à leurs voisins de Savièse qui se vantaient qu'une des leurs, Kartika Luyet, avait posé à poil dans le calendrier Max italien.

En réalité, un seul membre de la commission de lecture avait émis de très sévères critiques, sur l'ouvrage de Bender, mais comme elle était une ancienne collaboratrice du prestigieux *Journal de Genève*, personne n'osa la contredire. L'ancienne pigiste, auteur du volume 104 de la série du Calamar aux éditions du Dauphin, avait fait dans la démesure : sa note de lecture comptait 1024 pages A4, soit exactement quatre fois le document à critiquer. Elle s'était par la suite défoncée pour sauver sa commune d'adoption troquant la casquette de critique littéraire pour celle de porte-parole officiel puis de Grande Ayentola lorsqu'elle écrivit un courrier personnel à chaque membre du Conseil général, menaçant d'une fatwa ceux qui s'approcheraient de l'abject manuscrit. Avec le recul, cette agitation paraît excessive, mais à l'époque elle lui semblait légitime. Il est ardu aujourd'hui d'entrer dans les détails de cette interminable note de lecture qui n'intéresse plus grand monde. On peut la résumer par «moi, y en pas écrire petite nègre» ou «mon frère est un juge de district conservateur» ou «pas d'écrivain de la plaine sur nos monts indépendants». Les dernières lignes de la critique sont sanglantes *«En conclusion, moi Noëlle Turin, journaliste renommée, écrivaine, linguiste, mère de famille honnête et travailleuse, digne héritière d'une longue lignée de notables conservateurs, j'ai l'honneur de faire savoir à vous, membres de cette commission que moi je trouve le style affligeant, le rythme affligeant, le ton affligeant, les redites, les répétitions et les pléonasmes affligeants, la cohérence interne des personnages affligeante, la cohérence externe affligeante aussi et surtout la pauvreté du vocabulaire affligeante.»* Un extrait de ce texte avait été publié par les éditions Monographic et avait connu un succès populaire sous le nom de *Moi, Adeline accoucheuse*, dont la traduction allemande, *Ich Adeline F, 13 jährige, Von Bahnhof Zoo*, fut un best-seller absolu, tout comme la version espagnole, *Yo Adelino, no soy marinero, soy capitan*. Bref, une vulgaire querelle de demi-coq de village qui aurait pu se régler autour d'un verre de rouge d'Ayent ou un blanc d'Ailleurs. Un non-événement absolu était devenu, contre toute logique, un phénomène éditorial, musical, politique et judiciaire.

Une tradition locale

Ce dédale judiciaire aurait désespéré Louis Courthion, lui qui écrivit en 1903, dans *Le Peuple du Valais*, que les procès causaient plus de tort au Canton que la pente : *«Sous ce climat plus âpre, appelés à vivre sans diversification d'intérêts, réduits durant toute la saison froide, pour ne pas dire toute l'année, à l'unique agrément du voisinage, les hommes tiennent à se serrer autour du clocher local, à fondre leur famille dans la grande tribu villageoise dont la solidarité leur est nécessaire : car en n'ayant pas à se soucier de la surveillance et de la direction de l'élément extérieur on se comprend, on se partage les soucis et les joies, on se soutient contre l'avalanche, l'éboulement et surtout contre ce fléau, encore plus valaisan que les précédents, des procès et des poursuites judiciaires.»*

Gabriel Bender et le juge Dayer ne sont pas les seuls à s'être enlisés dans cette procédure. Sébastien Fanti, jeune et sémillant avocat sédunois, abandonna son projet de thèse sur les appellations d'origine contrôlée et la propriété intellectuelle sur Internet pour défendre celui qui à la longue était devenu son seul et unique client, son seul et unique ami, puis son seul et unique partenaire de... tennis de table. Sébastien Fanti ne parvint donc à ne faire reconnaître ni le Raclette, ni la Raclette comme valaisan et valaisanne, alors que l'omelette était définitivement déclarée norvégienne, l'allumette suédoise et la brouette javanaise. Ce fut un grand dépit pour la Compagnie des Alpes, qui avait racheté l'ensemble du parc industriel, ludique, sportif, gastronomique et viticole du canton.

ProLitteris aussi s'est englué dans la chose. L'institution, qui s'était engagée à prendre à sa charge l'ensemble des frais de justice, alimentait depuis un feu continu qui est devenu, il faut bien le reconnaître, une attraction en ville de Sion. L'affaire spectaculaire comblait avantageusement le trou culturel laissé par la disparition du Festival Tibor Varga puis du F.C. Sion

Il faut dire que le pyromane Bender avait fait très fort. Il avait déposé une plainte pénale contre le président Aymon, président de l'ancienne commune d'Ayent, une contre chaque membre de la commission, une contre l'ancienne collaboratrice du *Journal de Genève*, deux ou trois contre feu François Dayer, une contre l'avocat député chef de groupe DC Grégoire Dayer et une plainte contre chaque candidat de la liste socialiste aux élections 2003 au conseil national.

Et c'est là que l'affaire explosa en une polémique insensée. Bender voulait voir dans le refus de son texte et les démarches judiciaires une machination politique pour l'empêcher de présenter sa propre candidature au conseil national. En ces temps-là en effet, une règle interne au parti socialiste valaisan devenu depuis le PDCDG (parti du centre droite-gauche) empêchait par une *lex Jean-Noël Rey* (conseiller national, de 2003 à 2027 et refondateur du PDCDG) à un prétendant candidat d'accéder à l'investiture socialiste en cas de procédure pénale. Bender avait senti le vent souffler puisqu'il avait proposé au congrès de Monthey de juin 2003 de remplacer cet article de la charte électorale par l'exclusion du parti des prolétaires de toute personne dont le nombril se trouve à plus de 40 centimètres de la colonne vertébrale. Ce qui lui valut une plainte pénale pour discrimination physique, une condamnation à un travail d'intérêt public et la haine tenace de l'ancien conseiller fédéral Stéphane Rossini accusé par Rey d'avoir instrumentalisé Bender, puisque cet amendement écartait par définition Jean-Noël. Depuis les plaintes ne cessaient de tomber entre camarades socialistes, mais la plupart se terminaient par un non-lieu, ou s'éteignaient d'elles-mêmes après les élections, comme les dizaines de dénonciations déposées par Oskar Freysinger, le vieux leader du parti fasciste, mort récemment d'un accident de barbecue.

Aujourd'hui donc, pour cette 1217e audience, le juge Bertrand Dayer doit écouter les doléances de deux personnages qui s'opposent encore à la parution du livre de Bender. Thomas, le héros de la première histoire, estime que l'auteur a violé son intimité en dévoilant son double jeu et son alcoolisme. Il y avait également eu une plainte de l'ISPA à ce sujet au printemps 2030, que le juge avait rejetée. Louis Lemasson estime que la phrase *«Louis a une piètre plume pour un amateur de Lamartine.»* est une atteinte illicite à sa personnalité.

Tout le monde s'attend à ce que le juge rejette ces requêtes, surtout celle de Louis Lemasson qui avait déjà échoué dans sa démarche en 2017, quand il prétendit que l'auteur avait attenté à son honneur et à l'estime des siens en écrivant qu'il n'avait que trois cents mots de vocabulaire. Les chroniqueurs judiciaires se demandent si l'Office valaisan de la famille aura plus de chance, puisque le Service estime que l'auteur a gravement attenté à la personnalité de Marieke, l'héroïne de la troisième nouvelle, en dévoilant sans ménagement que son père n'était pas un escroc belge mais un lampiste valaisan.

Affaire à suivre donc.

K. P.

Où est passé Charly ?

Trois ouvrages avaient été édités à quelques mois de distance. Trois auteurs valaisans, trois tendances de la gauche : l'héritier, le mouton retourné et le mal dégrossi. Dans chacune de ces œuvres un personnage fictif : Charles Dellberg, Karl Dellberg ou Karl Delbergh, est-ce le même ? Pas vraiment...

Quoique...

Le social-démocrate Meizoz, fils et petit fils de Meizoz, l'intellectuel arraché à la lignée ferroviaire découvre Dellberg au hasard d'une liasse de papier égarée chez feu son grand-papa : *«Karl Dellberg, le "lion" du Haut-Rhône, confirme une rencontre, transmet le nom des responsables syndicaux. Tous deux sont montés au barrage–la première Dixence– syndiquer les hommes à pioche et à pelle : y ont été reçus à coup de pierres...»*

Pour Narcisse Praz, érotomane absout et anarchiste blanchi, Dellberg est un *«indomptable»*, *«un vieux lion feulant dans un Sahara d'idée qu'était son pays»*, *«un pithécanthrope au rocailleux accent germanique»*. Mais lorsque le *«tribun tribunant du haut de sa tribune»* rejoint la pinte, il parle *«des futures élections et d'une possible alliance avec les radicaux pour battre enfin les conservateurs de tout poil, des dissidents aux ultra-noirs.»* Le Dellberg de Praz se méfie des femmes. Il ose une digression *«saugrenue»* sur le vote féminin bien vite rejetée parce *«qu'il n'était pas certain que les choses ne s'en trouvent pas pires encore, quand on sait l'influence que l'évêché, par confessionnaux interposés, exerce sur les hommes à travers les femmes.»*

*Chez Gab*riel Bender, insoumis mystique, gauchiste prisonnier de son baptême et chantre des plaisirs bachiques, Dellberg cite le pape et les encycliques sur fond de crise viticole : *«Monsieur Savoy reproche au marxisme la lutte des classes. Mais, depuis que le monde existe, il y a lutte entre la classe des pauvres et celle des riches. Le pape l'a dit dans les encycliques* Rerum Novarum *et* Quadragesimo Anno. *C'est un fait historique. Les marxistes n'ont pas inventé la lutte des classes. Les vignerons qui ont livré leurs vins depuis des semaines aux marchands et qui, aujourd'hui encore, ne connaissent pas le prix du fruit de leur travail sont bien placés pour le savoir.»*

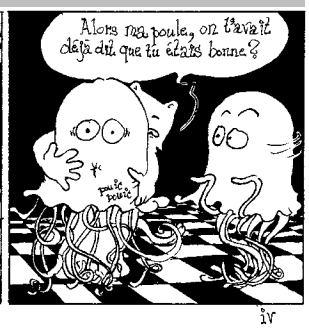
On jette des cailloux au Dellberg de Meizoz, celui de Praz magouille avec les radicaux, tandis que le Dellberg de Bender prêche en eau trouble...

K. D. l. P.

Jérôme Meizoz
Jours rouges
En Bas, 2003, 63 p., Frs 19.– Citation p. 10

Narcisse Praz
Un si charmant village
Mon Village, 2002, 237 p., Frs 34.– Citations p. 138 sq

Gabriel Bender
Couleurs de Sarvient
Monographic, 2003, 248 p., Frs 32.– Citation p. 51



ir

Faits de société

Les propriétaires lémaniques se préparent à torturer leurs locataires

24 Heures, 12 septembre 2002

Marian Apfelbaum
Retour sur le ghetto de Varsovie
Odile Jacob, janvier 2002, 328 p., Frs 47.20

De l'héroïque insurrection du ghetto de Varsovie, l'historiographie a surtout retenu le rôle de l'Organisation juive de combat, fédération de groupes (faiblement) armés de gauche (sionistes, bundistes et communistes), dont la plupart des membres, à commencer par Mordechaï Anielewicz, son chef, moururent à l'issue des quelques jours que dura ce combat totalement disproportionné.

Il exista cependant une autre organisation, le *Zydowski Zwiazek Wojskowy* (Union militaire juive), qui ne fait en général l'objet que de quelques lignes lapidaires dans les ouvrages consacrés à cette période. Recrutant au départ exclusivement des officiers et sous-officiers juifs de l'armée polonaise, le ZZW naît en décembre 1939, soit juste après la défaite, et semble bien avoir été la principale force de combat du ghetto: Apfelbaum évalue ses troupes à quelque cinq cents hommes, équipés chacun d'une arme individuelle. Son rôle dans la construction des tunnels et des bunkers, comme dans l'élimination des collaborateurs juifs de la Gestapo, paraît primordial.

La méconnaissance du ZZW peut dans se ranger dans la catégorie des «tabous de l'histoire» qu'évoquait Marc Ferro dans un récent ouvrage. Au lendemain de la guerre, personne n'avait intérêt à commémorer le souvenir de ces combattants-là: ni le gouvernement communiste polonais (ils étaient de droite), ni l'État d'Israël (ils étaient pour une bonne part des juifs assimilés), ni le mouvement sioniste d'inspiration travailliste (ils avaient des liens avec les sionistes révisionnistes). En outre, laminée par la répression stalinienne, la droite polonaise n'avait que faire de cet exemple, pas vraiment représentatif, d'aide aux juifs mené par un secteur de l'Armée de l'Intérieur.

Finalement, seuls quelques survivants isolés, aidés par des documents parus ces dernières années, pouvaient faire émerger ce souvenir, car la fraction de la communauté juive, bourgeoisie et classes moyennes en voie d'intégration, qu'incarnaient les combattants du ZZW n'a pas plus qu'une autre échappé à l'Holocauste. *(C. S.)*

Revues vues et lues

L'écriture entre terrorisme et neutralité

PROLITTERIS, la société suisse de gestion des droits d'auteur pour la littérature et les arts plastiques, s'occupe à répartir entre ses membres les sommes perçues pour l'utilisation de livres, articles de journaux, images, photographies, etc. Près de 6'000 auteur·e·s et quelque 700 maisons d'édition sont membres de ProLitteris.

Outre cette activité, ProLitteris publie une revue semestrielle trilingue: *Gazzetta*. Le thème du premier numéro de cette année advint, presque simultanément, avec les pavés dans la vitrine du Palace; il est consacré à l'*«avant-garde: entre "écriture terroriste" et "écriture neutre"»*…

Les avant-gardes culturelles ont toujours été fascinées par les révoltes et les révolutions, par exemple par la «beauté» des attentats anarchistes. La frontière entre les terrorismes artistique et réel peut d'ailleurs être mince. C'est ainsi que Guy Debord fut soupçonné d'un attentat, l'Internationale situationniste se tenant trop proche des Brigades rouges.

«DADA reste dans le cadre européen des faiblesses, c'est tout de même de la merde, mais nous voulons dorénavant chier en couleurs diverses pour orner le jardin zoologique de l'art de tous les drapeaux des consulats.»
Tristan Tzara, 1916

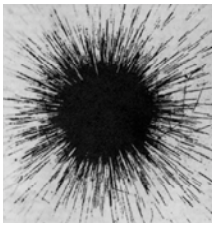
«Autant que je me souviens, j'étais sous l'impression du mouvement anarchiste de Ravachol, de Henry, enfin tous ces attentats anarchistes. (…) Je trouvais dans l'anarchie un geste presque instinctif contre ce monde congestionné, étouffant, qui était autour de nous, et pour lequel, à l'égard duquel ils faisaient un geste, presque celui d'un noyé qui cherche de l'air, qui jette des bombes au hasard, sans presque savoir où.»
Paul Claudel, 1951

«Le caractère destructeur ne connaît qu'un seul mot d'ordre: faire de la place; qu'une seule activité: déblayer. Son besoin d'air frais et d'espace libre est plus fort que toute haine. Le caractère destructeur est jeune et enjoué.»
Walter Benjamin

Guerre et récupération

Stefan Zweifel, rédacteur de *Gazzetta*, souligne d'ailleurs que la lutte artistique ne relève pas de l'anodin. Le terme d'«avant-garde» provient du vocabulaire militaire, et le combat artistique qui veut mettre à bas les expressions traditionnelles remet en cause l'ordre social. Dans cette véritable guerre, la société libérale dispose d'une arme fatale pour venir à bout des gêneurs: la mercantilisation. Les œuvres s'en retrouvent stérilisées, du genre «vidéo-art pour les chefs d'entreprise»; l'avant-garde se retrouve alors alliée d'une bourgeoisie, le choc premier se muant en «frisson agréable» sur l'échine de celle-ci. Dans ce jeu guerrier, les avant-gardes ont toute chance d'être perdantes au final.

Alors, rusée, l'avant-garde peut refuser les règles de cette guerre, éviter *«soigneusement de détruire quoi que ce soit et d'entrer dans la* dialectique de la négation, *pour se réfugier dans des crevasses et se déployer à la surface du quotidien –revêtue, bien souvent, des apparences de l'ennui. Un murmure, un bourdonnement qui, peut-être, perturbe les habitudes de pensée plus durablement que le combat et la terreur.»* Le «Neutre» évite la confrontation, *«ne nie pas le paradigme dominant, mais l'évite, il n'est ni féminin, ni masculin, mais animal, enfantin, ne se situe ni à gauche, ni à droite, mais oppose une résistance passive à toute idéologie et à tout engagement personnel, afin de célébrer toute l'étendue des possibles qui s'offrent au déploiement de l'individu* (…)». Pour venir à bout de la culture bourgeoise, *«il faut la dissoudre lentement, comme un morceau de sucre mouillé d'une goutte d'Angostura dans un verre de champagne.»*



***Photoexperiment*, France, 1898**
©Cosmos/Science photo Library

Internationale Situationniste,
***Charles de Gaulle* ©Guy Debord**

Zola et les autres

Après cette mise en bouche, *Gazzetta* propose un texte de Juri Steiner, qui déroule le panorama des avant-gardes et de leurs liens avec l'action politique «véritable», de Zola et les anarchistes, en passant par Baudelaire étrennant avec jubilation un fusil en 1848, les surréalistes, Cravan, Aragon, Debord et l'Internationale situationniste, Isidore Izou, Walter Benjamin, Andy Warhol, Kerouac, Dylan, Mai 68, etc., sans oublier Johnny Rotten et les Sex Pistols.

Un texte de Michael Pfister, «Neutralité et terreur», analyse l'œuvre de Maurice Blanchot. Il expose le paradoxe de la littérature «neutre»: *«la neutralité est intimement liée au terrorisme, car l'essence de la littérature consiste non pas à présenter diverses idéologies au lecteur, ni même à lui les rendre agréables, mais à dérober le sol sous ses pieds et à le faire désespérer de la validité de toute prétendue certitude. "La pensée du neutre est une menace et un scandale pour la pensée"* (…) *Le neutre ne produit ni union ni apaisement, il éparpille, il décompose. Ce n'est pas "l'œuvre" qui peut atteindre cet objectif, c'est le "désœuvrement", comme le dit Blanchot».*

Signalons encore un texte de Blanchot sur René Char, un texte de Barthes sur le Neutre, et deux de Stefan Zweifel et Daniel Binswanger sur Barthes.

Gazzetta est abondamment illustrée et sa maquette rend la lecture très agréable. Il faudrait pourtant qu'une meilleure correction orthographique nous évite de fâcheux ralnetissemnets.

C. P.

Gazzetta
1/2003, 115 p., 10 fr.
Postfach, 8033 Zurich.
www.prolitteris.ch,
mail@prolitteris.ch

Comme l'an quarante

1940: ah les cons!

IL est difficile, lorsqu'on a une inclination pour l'histoire, de ne pas éprouver une certaine fascination pour la défaite française de 1940. L'effondrement de l'armée victorieuse en 1918, bien équipée, mais désastreusement commandée, semble incroyable. La stupéfaction des acteurs, sur le moment même, se lit dans tous les mémoires et souvenirs de guerre. Churchill à Gamelin, le 16 mai 1940: *«– Où sont les réserves stratégiques? Où est la masse de manœuvre? – Il n'y en a aucune.»*

Un paysage littéraire dessine aussi l'incroyable, avec des favoris: les *Carnets de la Drôle de Guerre* de Jean-Paul Sartre, le *Journal 1939-1940* de Raymond Queneau et surtout Claude Simon avec *La route des Flandres* (et le reste).

À cela s'ajoute l'analyse sur le vif faite par Marc Bloch, professeur d'histoire médiévale à la Sorbonne, qui utilise les ressources de sa discipline pour tenter de comprendre l'*étrange défaite*.

De tout cela sortent des constantes. Moral des troupes à zéro; absurdité et de l'instruction et des pratiques militaires; médiocrité hallucinante du commandement français, qui semble peuplé, à tous les niveaux de badernes aux certitudes absolues, à l'imbécillité abyssale et d'une lâcheté radicale (du genre je-me-tire-vite-fait-avec-ma-bagnole-et-la-patronne-du-bordel-de-campagne-dès-que-ça-commence-à-chauffer).

À la recherche des origines

En fouillant des casiers d'occasions on est tombé sur ça: *Autopsie d'une défaite. Origines de l'effondrement militaire français de 1940*. Difficile de ne pas y jeter un coup d'œil: après tout, il y a toujours quelque chose à apprendre.

Après lecture, il faut rendre hommage à l'auteur pour son courage. Mysyrowicz s'est en effet farci l'ensemble de la littérature *militaire* française sur le sujet. Tout ce qui précède 1940 et fonde la doctrine française d'engagement, puis tout ce qui suit 1940, cortège de justifications boiteuses, de demi-vérités et de travestissements mensongers. J'en connais plus d'un que le volume phénoménal de connerie qui déborde à chaque phrase aurait découragé!

On ne peut s'empêcher de penser à ce que disait de Gaulle (un connaisseur): *«Il est vrai que, parfois, les militaires, s'exagérant l'impuissance relative de l'intelligence, négligent de s'en servir.»* L'ouvrage a quelque chose de rebutant et de fascinant. La fascination vient de la profondeur de l'ineptie, qui n'a d'égal que le sérieux des auteurs cités (*no humour, please*) et l'aplomb de leurs certitudes. Le rebutant est lié à ce qui arriva après mai 1940: champ libre à la barbarie nazie, dans toute l'Europe continentale (à part quelques îlots, très, très coopératifs, vous voyez ce que je veux dire?).

On ne peut s'empêcher de remarquer le poids de la «doctrine historique» sur l'approche française de la guerre. Toute réflexion avant 1940, devait s'appuyer sur l'expérience de la Grande Guerre. Cette dernière était devenue la source de toute sagesse et l'éteignoir de toute réflexion critique. Le Service historique des armées devint ainsi le service le plus important en personnel du ministère de la Guerre. On y reconstruisait avec une minutie infinie, les affrontements de tranchée à tranchée, cette reconstruction constituait l'alpha et l'oméga de la pensée militaire dominante. Tout cela débouchera sur la ligne Maginot, sur une utilisation dépassée des chars, sur la négation de la puissance dévastatrice de l'aviation et sur la méfiance face à tout progrès technique.

Au terme de cette lecture effarante, un conseil: reprendre Claude Simon et constater à nouveau les effets dévastateurs de la connerie lorsqu'elle se confronte au réel. Au terme de cette lecture effarante, une certitude: toujours se méfier des certitudes des militaires, leur source est polluée.

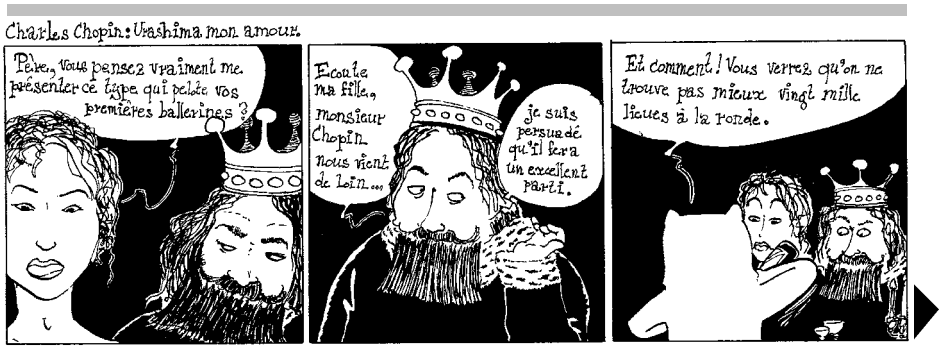
J. C. B.

Ladislas Mysyrowicz
Autopsie d'une défaite.
Origines de l'effondrement militaire français de 1940
L'Âge d'Homme, 1973, 385 p., Frs. 12.00 (occase)

Faits de société

Nouveaux progrès du journalisme d'investigations

***Le Matin*, 30 mars 2003**



BUREAU INTERNATIONAL D'ATTRIBUTION DES PHRASES CÉLÈBRES

«Donnez-moi une ligne de quelqu'un et je le ferai pendre !»

TOUT écrit est potentiellement coupable: il suffit de savoir mettre en scène son contenu pour accuser son auteur des pires méfaits. Voilà une bien belle devise, qui sent ses dossiers secrets, ses registres maudits et ses bataillons d'archivistes vicieux. On renifle déjà l'odeur un peu aigre des couloirs du Ministère de la Vérité dont parlait Orwell, et la chercheuse en paternité littéraire se prépare à une excursion mémorable en terre totalitaire.

Effectivement, la première attribution proposée par notre collaborateur Google nous ramène aux sombres heures de la chasse aux dissidents religieux. Le site heresie.com (brrrr) donne une première version: *«Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un homme et je le ferai pendre…»* et indique pour auteur un certain Laubardemon, inquisiteur sévère envoyé en Pays Basque au début du XVIIe siècle. S'agit-il ici de Jean Martin, baron de Laubardemont (v. 1590-1653), comme nous le suggère notre pigiste Yahoo, qui fut notamment l'instrument de Richelieu dans le procès d'Urbain Grandier (célébrissime affaire, dite des Possédées de Loudun).

Très vite cependant, l'employeur de l'inquisiteur prend le dessus sur son subalterne: «Qui paie s'attribue», pourrait-on dire. Et c'est à Armand Jean du Plessis, Duc de Richelieu, qu'échoit le plus souvent la paternité de cette phrase. En anglais, la requête «hang him + Richelieu» formulée sur tout le Vouèbe par notre documentaliste Google donne 265 occurrences, alors que «hang him - Richelieu» fait apparaître comme auteur de la même citation successivement Richilieu, Richliue, Richileau, Rechelieu et Richeleu.

Connaissant probablement le principe d'incertitude d'attribution qui touche toute maxime répétée plus d'une dizaine de fois, un site universitaire alsacien, apparemment dédié à la philosophie de l'identité judiciaire, choisit prudemment une origine indéfinie mais prestigieuse: *«Un grand politique demandait trois lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre: la forme d'une oreille suffit à Monsieur Bertillon.»*[1] Cette phrase est décidément celle d'un maître dans l'art de gouverner, d'un technicien de la terreur.

L'Internet en castillan confirme la tendance. La formule *«Dadme dos líneas…»* revient dans la majorité des documents au cardinal-ministre, alors que curieusement *«Dadme tres lineas…»* va à *«un juez americano copiando a un clásico latino»*[2], peut-être le juge Roy Bean, dont tous les lecteurs de Lucky Luke gardent un souvenir mémorable.

Les sites italiens font peu d'usage de la phrase. Ils l'attribuent également à Richelieu, mais placent la barre plus haut en augmentant le nombre de lignes nécessaires et alourdissent la citation de divers qualificatifs: *«Datemi sei righe scritte dal più onesto degli uomini, e vi troverò una qualche cosa sufficiente a farlo impiccare.»*[3] Comme il se doit, les bossistes de la Ligue du Nord font de la surenchère, quantitative et nobiliaire: *«Datemi sette righe scritte di suo pugno dal gentiluomo più onesto e leale di Francia ed io vi troverò tanto da farlo impiccare.»*[4]

Richelieu paraît l'emporter un peu partout, jusqu'au fin fond de la Bohème et Moravie où un site citant[5] nous déclare: *«Povestne nekdy slovo ministra kardinala Richelieu: "Donnez-moi deux lignes d'un homme, et je vous le ferai pendre" (dejte mi jen dva radky od nekoho, a ja vam ho privedu na sibenici)»*, en tchèque sans accents dans le texte[6].

L'affaire semble réglée.

Pourtant l'autre rive de l'Atlantique nous propose soudain une piste bien différente: les notes prises par un certain Yves Michaud, le 7 juin 2002, lors de l'audition de requête en appel d'un jugement portant sur une accusation d'antisémitisme du côté de Côte Saint-Luc (Québec), reformulent l'idée: *«Citez-moi un mot d'un homme, et je le ferai pendre»* et en font porter la responsabilité à… Voltaire[7]. Confirmation avec le *Journal des débats de l'Assemblée nationale du Québec*, qui apparaît comme un redoutable concurrent de notre modeste Bureau International d'Attribution des Phrases Célèbres: sa Commission Permanente des Institutions entendit le mardi 23 mai 1995, sous la présidence de M. Simard (de Richelieu), que nous avons déjà vu à l'œuvre avec *«La défaite est orpheline, la victoire a plusieurs pères.»*[8], M. Pierre-F. Côté, Directeur général des Élections, se dire *«tenté de citer Voltaire, qui disait toujours: Donnez-moi deux lignes d'une personne et je me charge de vous la faire pendre.»*[9]

Magie du Nouveau Monde, la citation est rajeunie d'un siècle.

L'anglophonie ne pouvait rester insensible à la vigueur de cette *quotation*, et l'auguste Parlement canadien n'est pas en reste, qui lors de sa séance du 30 octobre 1996, consacrée à l'épineux dossier du projet de loi C-63, modifiant la Loi électorale, entendit l'élu Langlois (de Bellechasse) déclarer: *«Je pense que c'est Thomas Moore qui a dit: Donnez-moi un mot et je ferai pendre un homme.»*[10]

Pourquoi diable le poète irlandais, né à Dublin en 1779 et mort à Sloperton en 1852, aurait-il proféré une vérité si noire? Ou alors s'agit-il d'une mauvaise orthographe pour saint Thomas More (1478-1535), qui fut effectivement exécuté pour ses écrits? *La Distinction* a renoncé à mener l'enquête plus avant.

Résumons-nous: il ne suffit pas d'avoir gouverné un pays plus ou moins important sur la carte pour être le père naturel potentiel de ce cliché rhétorique. Un évêque oppositionnel ou un écrivain maintes fois censuré peut faire l'affaire. Finalement, tout comme l'argent, le pouvoir obsède ceux qui en abusent comme ceux qui en font les frais,

Cette élucidation se voit corroborée par la modernité la plus syncopée. Le groupe de rap-hip-hop-etc. Ministère Amer (devenu par la suite Plan B), célèbre pour «Brigitte femme de flic» et «Sacrifice de poulets» réplique aux plaintes à son encontre venant du Ministère de l'Intérieur (autre groupe connu) et d'un syndicat policier en plaidant *«l'esthétique de la provocation caractéristique du rap»* et en se référant à *«Camus»* qui aurait écrit *«Donnez-moi deux phrases de n'importe qui dans cette assemblée et je le ferai pendre.»*[11] (Il n'est pas précisé si Camus était membre de la Convention ou DJ dans une *rave* très chaude…)

Décidément, «Ni rire, ni pleurer, mais comprendre.» De qui?

L. N.

1 http://u2.u-strasbg.fr/lexis/a9899/cours/cdescdis/qual-quant.html
2 http://www.iurisnet.com/ centro/noticias/frame_articulos.htm
3 http://www.daimon.org/lib/aforr.htm
4 http://www.lapadania.com/news/marzo%202003/12.03.03/primo_piano.htm
5 http://citanka.cz/palacky/isr1-8.html
6 Plus lointain encore, un site vietnamien nous propose une variante que le maltraitement de textes nous empêche d'interpréter plus avant: *«Ngoài ra, nhà phê binh va¯n h?c tr? danh Tây ph??ng, Rudier, còn vi?t m?t câu nguyên va¯n: "Donnez-moi deux lignes d'un homme et je me charge de le faire pendre." (d?ch: Hãy ??a cho tôi 2 câu va¯n cu? m?t ng??i nào, tôi s? làm cho h?n b? treo c? cho mà xem)»* (http://www.daichung.com/79/06_tu_gan.shtm)
7 http://www.vigile.net/ds-michaud/docs/angenot-appel-audition.doc
8 Cf. *La Distinction*, n° 91-92, septembre 2002.
9 http://www.assnat.qc.ca/ archives35leg1se/fra/Publications/debats/journal/ci/950523-1.htm
10 http://www.parl.gc.ca/committees352/haff/evidence/27_96-10-30/haff27_blk201.html. Traduction française copiée sur le site.
11 http://perso.club-internet.fr/chakha/ministere_amer.htm

Il était une robe…

IL ne sied pas de raconter le roman *The humain stain (La Tache)* de Philip (Philippe) Roth, car on lui ôterait par avance ce qui constitue l'un de ses charmes éminents: sa capacité à nous surprendre.

L'arrière-plan de l'action, comme –ainsi que l'auteur et son double dans le récit: Zuckerman, mandaté par le personnage principal pour rédiger une monographie polémique en vue de confondre ses détracteurs, le laissent entendre– de la motivation à écrire de l'écrivain réel ou de son *alter ego* fictif s'originent dans l'Amérique de la fin des années Clinton, au moment de l'affaire Lewinsky.

Lorsque émergea sous les projecteurs médiatiques l'épisode de la salissure spermatique sur la robe de la stagiaire de la Maison Blanche (blanche…), Roth *alias* Zuckerman fut frappé par le déroutant rituel d'exorcisme purificateur dont le pays entier se trouva soudain saisi, comme s'il se fût agi d'effacer du champ social et moral tout ce qui relève de l'indélébile souillure de l'Exister, comme s'il eût fallu, par un de ces délires cathartiques qui s'emparent quelquefois des collectivités, que l'humain s'amputât… précisément de l'humain.

Ces circonstances, peut-être, donnèrent à Philippe Roth l'idée de narrer la carrière et la vie d'un personnage ambivalent, équivoque, duplice, ayant bâti sa destinée sur une imposture assumée et choisie, emblématique à sa façon de la complexité de toute condition humaine singulière dans les rapports ambigus qu'entretiennent en elle la part de la fatalité et celle de la liberté.

Le pivot de l'intrigue, Coleman Silk, ex-doyen du département d'humanités classiques d'une université imaginaire sise en Nouvelle-Angleterre, se voit accuser de racisme suite à l'emploi malencontreux qu'il fait d'un mot redoutablement polysémique à l'adresse de deux étudiants qu'il ne connaît pas parce qu'il ne les a jamais aperçus à son cours. Cette contingence bouffonne précipite un basculement sans quoi le récit de Roth *alias* Zuckerman n'eût jamais été occasionné.

Trame de l'Histoire et des histoires

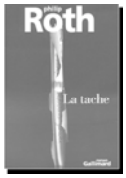
À partir de là le roman prend la forme d'une investigation biographique qui se muera même en enquête sur un meurtre à la fois probable et improbable et dont nous finissons par douter s'il fut, quoiqu'il ait toute l'apparence d'un crime parfait ne donnant lieu à aucune action pénale, véritablement perpétré. Les développements ramifiés qu'engendre l'intrigue permettent à Roth de brosser un tableau évolutif de certains traits de la société américaine entre 1940 et 1999.

Maintes problématiques y sont évoquées: les relations dites *ethniques* (blancs, noirs, juifs), le sexe, les rapports hommes-femmes, la violence latente des conformismes sociaux, les séquelles du traumatisme vietnamien, les dérives du système éducatif et universitaire.

Mais qu'à l'austère énoncé de ces thèmes on ne se méprenne point. Même si le livre de Roth n'éveille pas l'écho onirique d'un roman tel *The blind Assassin* de Margaret Atwood, par exemple, il brasse large, nous tient en haleine par les constants rebondissements d'une construction ingénieuse et nous entraîne, grâce à son tempo soutenu, son sens du contre-pied, sa verve comique inventive et son style d'une mélodique fluidité.

Au fur et à mesure en effet que les personnages se dévoilent à nous, ils se révèlent autres et moins familiers que nous ne nous l'étions figuré. Dans cette parabole à certains égards voltairienne, l'auteur maîtrise superbement l'art de la frustration qui vise à empêcher chez le lecteur la cristallisation en archétypes de ses sentiments spontanés et qui nous semble constituer l'un des apanages du genre romanesque. Même quand il se fait moraliste, le romancier n'est pas un juge; il doit s'interdire de réduire la complexité existentielle des situations rencontrées et de dissoudre l'ambivalence des choix concomitants opérés par ses personnages. L'ouvrage de Roth illustre excellemment la pertinence du précepte flaubertien: *«La bêtise consiste à vouloir conclure.»*

E. C.



Philippe Roth
La Tache
Gallimard, septembre 2002, 448 p., Frs 43.10
En V.O.:
The Humain Stain
Vintage, 2001

Bricol'âge bête

Un an plus tard, que reste-t-il d'Expo.02 ?

Bien des thèses, mémoires et livres sont sortis de presse depuis la fin de la manifestation. Sociologues, ethnologues, journalistes, théologiens et Nelly Wenger ont établi *a posteriori* le sens de l'agitation qui s'est emparée de la région des Trois Lacs un été durant. Mais le souvenir populaire demeure irréductible à ces travaux théoriques. Comment faire revivre les émotions et les sensations qui se bousculaient en nous sur les «arteplages»?

Une fois de plus seule de toute la presse, avec ses moyens techniques limités, *La Distinction* s'honore de perpétuer pour chacun le souvenir vivant d'un événement aussi inoubliable.

Mode d'emploi :

1) Découper l'affichette ci-contre.
2) La photocopier à un nombre variable d'exemplaires.
3) Les disposer un peu partout, à la ville comme à la campagne : l'effet de remémoration est garanti (voir photos). *(G.S.)*

A partir
de ce panneau
90 minutes
d'attente

Souvenir d'«[illegible] 02.03.04»

Oreille à oreille

Véronique Campion-Vincent
Jean-Bruno Renard
De source sûre
Nouvelles rumeurs d'aujourd'hui
Payot, août 2002, 393 p., Frs 37.70

Même lorsqu'elle se présente comme résolument contemporaine, la rumeur le plus souvent vient de loin : on peut faire remonter aux fabliaux médiévaux la légende de l'enfant qui révèle involontairement l'adultère de sa mère sur le plateau de L'École des fans de Jacques Martin ; bien avant l'homéopathophilie actuelle, une «ligue antivaccinique» fut créée en 1866 ; la crainte technologique est de tout temps, elle qui établissait au XIXe un lien entre le télégraphe électrique et la maladie de la pomme de terre. La machine à laver, le séchoir électrique, le four à micro-ondes, le téflon, la superglu ou les implants en silicone ont tous suscité des révélations scandalisées ou des histoires pittoresques mettant au jour leurs dangers cachés.

C'est ce répertoire bien connu que Campion-Vincent et Renard viennent enrichir d'un abondant stock de nouvelles rumeurs, qu'ils décortiquent le plus souvent avec soin. Il faut dire que ces quinze dernières années n'ont pas été avares en bruissements d'opinion de toutes sortes, de la bactérie dévoreuse de chair (2 cm à l'heure!) véhiculée par les bananes du Costa Rica au bug de l'an 2000, baptisé –rappelons-nous– «TEOTWAWKI»[1]. Chacun a entendu parler des lames de rasoir déposées dans les nouveaux toboggans de la piscine (en ce qui me concerne, c'était celle de Renens, mais les autres ont dû également y passer). Le développement d'Internet a fourni à la rumeur une nouvelle caisse de résonance, d'ampleur planétaire: qui d'entre nous n'a pas cru guérir le petit Brian de Buenos Aires de sa malformation du myocarde (onze millions de courriers électroniques –à 1 *cent* le mail– devaient sauver)? Qui n'a pas tenté de renouer avec sa jeunesse aventureuse en participant à la «saturation» du réseau de surveillance américain *Echelon* par la multiplication des gros mots (*bomb, missile, terror, and so on*) sur l'écran de son ordinateur?

Le Matin
le quotidien romand
Fillette étranglée par son yoyo ball

19 mars 2003

L'actualité a aussi fourni son lot de révélations ridicules. Dès le 13 septembre 2001, des pseudo-textes du bon vieux Nostradamus se sont mis à circuler sur le net pour expliquer, *a posteriori* comme toujours, que le scénario des tours infernales avait été prévu. Attention toutefois, il est une rumeur récente avérée: le téléphone portable représente un vrai danger… lorsqu'on en use au volant ou plus encore au guidon.

On regrettera pourtant que les auteurs aient tendance à faire passer toute démarche critique (sur la circulation inutile de marchandises, sur les expérimentations génétiques, etc.) pour des comportements obscurantistes, même s'il faut reconnaître qu'en bons militants les opposants souvent abusent de ces boulevards argumentatifs douteux. L'amiante, le sang contaminé, la vache folle devraient inciter à la modestie face à ce qu'on stigmatise un peu vite du label de paniques technophobes.

D'autant que le soupçon systématique ne saurait remplacer l'enquête minutieuse. Ainsi les auteurs affirment à la page 138 qu'il serait techniquement impossible de bloquer un téléphone portable volé ou égaré en utilisant son numéro IMEI[2]: cette «parade aux voleurs» est en outre présentée comme une rumeur typique puisqu'elle suppose que les fabricants dissimulent volontairement cette possibilité, comme le mythique moteur à eau. Or, après d'autres opérateurs européens, Swisscom vient (6 juin 2003) de proposer au public le blocage par ce moyen des appareils perdus.

La réfutation de la rumeur était un on-dit : on n'en sortira jamais. *(J.-F. B.)*

(1) Pour *«the end of the world as we know it»*: on dirait du Alexandre Adler…

(2) Pour *International Mobile Equipment Identity*, une espèce de numéro de châssis dudit portable.

Le chameau rote (13)

Burb!

ET la chèvre broute encore. Elle en a marre, mais elle broute cette herbe qui a toujours le même goût.

Le syndicalisme, c'est beau et ça permet à quelques-uns de devenir très médiatiques. Surtout ceux qui sont aussi conseillers nationaux et surtout en année électorale. Ils négocient des plans sociaux extra avec des maisons de vente par correspondance, maniant avec grandiloquence la griffe et la caresse, puis, quelques mois plus tard, quand la maison annonce bien pire, ils comprennent les difficultés de l'entreprise, et acceptent, en la regrettant un peu, la «dure loi du marché». Ce ne doit pas être les mêmes syndicalistes qui ont dû négocier les conditions de travail des juges fédéraux. Beau métier. On décide, on fait de la jurisprudence, on dit, puis on se contredit, et quand on n'est pas content, on n'a pas besoin de se dédire, on crache. Pas dans la soupe, très bonne et très généreuse, merci, mais sur quelqu'un qui passe et qui nous emmerde. Et, au bout du compte, on reste juge fédéral, avec un salaire de juge fédéral, mais sans avoir plus rien à faire. Dieu! Il était fort, le syndicaliste qui a négocié ce statut!

La chèvre cependant broute et le chameau rote. Burb! Mais revenons au chameau, qui couplé au dromadaire, devient chamadaire. Une bosse et demi. Et dans le demi, il y a la moitié de l'entier. Oh! yeah, oyez.

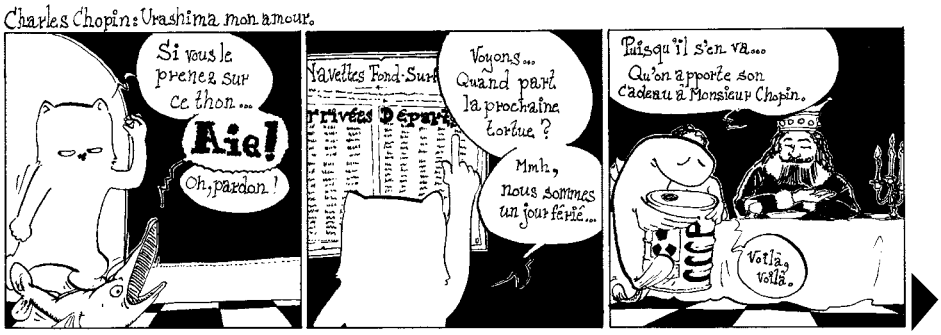
Il était une fois un radical valaisan, vous savez, de cette race que certains –les non-valaisans– assimilent à une sorte de gauche socialisante mais qui est, comme le savent ceux qui connaissent vraiment le Valais, plutôt une race agressive et teigneuse, comme, chez les vaches, la race d'Hérens. Or donc il advint que le premier d'entre ces Valaisans radicaux fut nommé conseiller fédéral, puis président de la Confédération. Il faut, chez les vaches, se méfier des reines: c'est la même chose chez les radicaux valaisans. Après s'être échauffé pendant quelques années dans le carcan d'un département ressemblant à une étable, il a profité de la liberté retrouvée (ah! les vertes prairies de l'OFAS!) pour donner de la corne et du sabot.

Comment ne pas le savoir? Le sexagénaire valaisan s'est récemment mis à attaquer le régime vieillesse, décrétant coup sur coup qu'il fallait travailler plus longtemps et gagner moins au bout du compte. À qui la faute? Au manque d'enfants, dit-il, ce qui revient à dire à la pilule, au préservatif, au travail des femmes, au manque d'appétit reproductif et j'en passe. Le vieux fond papiste n'est jamais loin. Dans son discours de l'Île Saint-Pierre (ses principaux discours peuvent être téléchargés sur le site: www.edi. admin. ch/ discours-dfie /reden.htm), l'Octodurien a (notamment) ajouté: *«Par nature, la performance est sujette à de fortes variations.»* D'ici à décider que le Viagra fait partie des médicaments remboursés par l'OFAS, il n'y a qu'un pas, dans la direction d'une politique nataliste…

C'est ainsi que le chameau rote (burb!), tandis que la chèvre broute, tête chercheuse dans l'herbe pisseuse. Mais où donc est passé son tout petit cabri?

Ainsi va la vie.

J.-P. T.



À partir d'une image

La «sanisette»

Photo: L. Santbo

EN regardant la cage plastifiée, aseptisée, synthétiquement parfumée, close à faire peur, je pense à Henry Miller débarquant à Paris et notant pour son livre *Le Printemps noir* combien il est «ému et réchauffé jusqu'aux entrailles» par la découverte de son premier «urinoir savoureux», planté en plein air au beau milieu du trottoir parisien.

Tout juste arrivé de New York (où il lui fallait, au moindre de ses besoins naturels, descendre sous-terre, dans un sous-sol peut-être orné de cuivre et de porcelaine mais éclairé par une lumière artificielle et surveillé par «quelques vieux débris» plein de méfiance), son étonnement et son plaisir éclatent ici sans retenue.

Les deux pieds bien calés dans le sable et la tête doucement chauffée par le soleil printanier, il peut en même temps regarder les toits gris, les cheminées roses, une femme sur un balcon, voir se balader les nuages et des êtres humains lui sourire. Il ne semble pas gêné le moins du monde par la forte puanteur sortie des petits édicules ajourés. Pour lui, ne se dégagent de la tôle joliment découpée que poésie, légèreté et joie de vivre dans une simplicité française si parfaite. (Il se souvient de l'urinoir placé au centre de *l'Exposition de Paris* à Chicago).

Plus loin, il énumère, dans l'ordre, ses vespasiennes préférées, peut-être délabrées, rouillées et quelque peu déséquilibrées par les ans, mais toujours ouvertes sur le ciel et toutes bruissantes de leur eau gargouillante: celle de la rue Guynemer –si proche du Luxembourg–, celles de la rue Saint-Jacques et de la rue de L'Abbé-de-l'Epée, celle de Boulogne d'où il aperçoit la colline de Saint-Cloud et, miroitant en pleine lumière, un petit bout de la Seine entre deux arbres.

Miller a-t-il connu la «sanisette» posée tout contre la plaque d'égout du Boulevard Saint-Michel? Il est à parier un dollar qu'il n'aura pas mis deux francs de l'époque dans la fente étroite pour avoir le droit de s'enfermer dans cette boîte climatisée et de s'alléger tristement, tout seul, sans un regard amical, face au mur soigneusement lessivé des moindres graffiti. (Et au risque de passer la journée assis sur le siège javellisé derrière la serrure coincée). *(V. P.)*

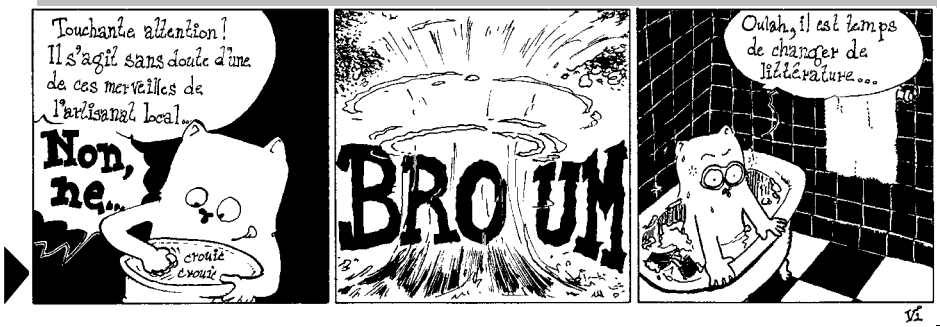
Complot

La capitale vaudoise s'allie à un grand éditeur parisien pour dénigrer un quotidien indépendant romand

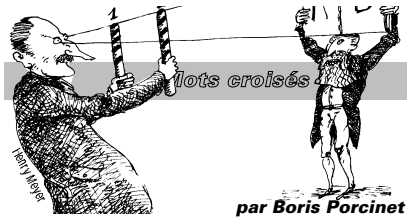
Dans le guide Gallimard consacré à Lausanne, une photo du chauffe-chauffe-plats et des pots à moutarde laisse entrevoir le présentoir à journaux du Café Romand. De par son logo, *Le Courrier* est aisément reconnaissable. Est-il admissible de diffuser l'image d'un journal que personne ne lit? En construisant ainsi son objet social, cette image ne dissimule-t-elle pas toute une série de vérités dérangeantes pour l'*establishment* vaudois? Qui lit encore *24 heures*? Quel député libéral a fauché la *Nouvelle Revue* pour que personne n'en lise la chronique satirique? Où est passée la *Gazette de Lausanne*? *Le Matin* sert-il à autre chose qu'à emballer les cervelas en cuisine?

Nous joignons nos protestations indignées à celles de la rédaction du *Le Courrier*.

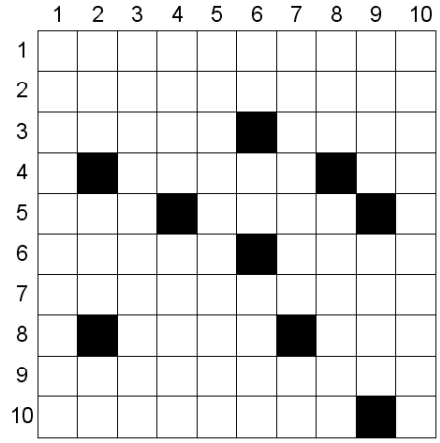
***Lausanne et le Léman*, guide Gallimard, janvier 2003, pages 96-97**



Jeux croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. Toujours dangereux, hallucinant, accélérant ou rayonnant.
2. Pour tirer un bon coup.
3. Fait – Cent cents.
4. Crient dans la forêt – Tête d'épingle.
5. Un sacré numéro de souverain qui a perdu la boule – Bianco pour les intimes.
6. Aurait dû être sorti des rayons – Rayonnement.
7. De tous les jours.
8. N'énervent plus grand monde de nos jours – Monture d'un brun rouge.
9. N'apprécie ni le Prestige ni le rayonnement.
10. A relativement bien rayonné, lui.

De haut en bas

1. En guerre depuis 150 ans, mais c'est pour l'Axe du Bien.
2. Interpellant – Eau du Midi – Montré les dents.
3. Un rouge étasunien qui fait tache.
4. Un Maghrébin ou plus d'anglais – Protègent de l'eau ou déraillent totalement.
5. Au top de la pile.
6. Dans le bon sens, ce serait une mesure intelligente – Point final d'une discussion de primaire – Utile pour tirer la couverture à soie.
7. Fis la vigie – Au milieu du sein ou au cul d'une poule allemande.
8. La nausée commence par là – L'Afghan moyen s'en roule un dès le matin.
9. Fait-il également peur aux enfants de Ropraz? – Nostalgique aigri.
10. Productions de tissu.

Solution en page 2

Lotta discontinua

Massimo Carlotto
Arrivederci amore
Traduit de l'italien par Laurent Lombard
Métailié, février 2003, 171 p., Frs 20.60

On ne donnera pas de noms, faute de savoir encyclopédique bien sûr, mais surtout tant ils sont nombreux, qu'ils soient français, italiens, argentins, cubains, mexicains et la liste de leur origine et de leurs errances géographiques risque d'être inépuisable. Les auteurs de roman noir ayant quelque chose à voir avec les aventures de l'extrême-gauche ont fortement imprimé ce genre de littérature, de mauvais genre rappelons-le, au point d'en faire sinon un instrument de combat contre les injustices les plus diverses, du moins sa relation. Un combat souvent perdu.

Arrivederci amore (titre peu «extrême-gauche», dont on trouvera l'explication à la dernière page) en propose un bilan désagréable, si l'on en juge par la trajectoire de son héros. Un prologue nerveux retrace le passé révolutionnaire de Pellegrini, le narrateur, fils de la bourgeoisie respectable et adepte de la lutte armée. Dénoncé par une repentie pour le meurtre d'un vigile, Pellegrini est contraint de quitter l'Italie. Le voici en Amérique Centrale, guérillero perdant ses illusions au fil des ans et d'entreprises inabouties. La quarantaine venue, il n'a qu'une obsession, regagner sa terre natale, où il sait qu'il échappera difficilement à la prison. Reste à rendre sa détention la moins longue et la moins désagréable possible. Tous les moyens seront bons pour satisfaire ce projet de retour. On entendra par retour la réhabilitation qui lui permettrait enfin de devenir un personnage respectable. Le personnage respectable qu'il aurait été sans trop efforts en reproduisant vingt ans plus tôt les valeurs familiales qu'il avait décidé de renier.

Usant du charme qu'il exerce auprès des femmes, pour mieux les dépouiller, habile dans les négociations avec des crapules de toutes sortes, qu'elles soient flics corrompus ou patrons de bars corrupteurs, âpre au combat et aux coups tordus, Pellegrini va son chemin vers sa réhabilitation tant judiciaire que sociale. Avec cette idée à première vue saugrenue, ouvrir son propre restaurant.

On est soulagé (soulagé?) d'apprendre que l'auteur fut un militant révolutionnaire, qui nous livre ici le portrait, chargé d'ambivalences, d'un opportuniste. D'un salaud? À voir! Car le système de notables que Pellegrini doit affronter, avec lequel il doit ruser s'il veut être réhabilité n'est pas joli-joli. Et permet sans doute de comprendre pourquoi il s'était engagé dans le combat et la clandestinité. Personne ne sort indemne de ce portrait d'un cynique, portrait, à la façon du vieux roman feuilleton, décliné en autant de chapitres que d'affaires que le héros imagine pour réintégrer la «bonne société». *(G. M.)*

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Dix-huitième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme, dont on ignore l'identité, a été découvert à Pully. Les assassins restent introuvables, et l'enquête piétine. On évoque le crime crapuleux, le meurtre passionnel ou le règlement de comptes.

Entre Riponne, Palud et Cité, mardi 7 septembre 1937, 12h00

Ragaillardi par sa sieste sur le banc de l'église, le pachyderme qui me tenait lieu de guide m'invita à partager son apéritif. Cet acte apparemment simple prenait chez Potterat la forme d'un pèlerinage qui l'amenait, selon un cheminement immuable, à visiter successivement trois bistrots où il commandait trois fois trois décis de blanc en levant trois doigts, à la manière –il en fit d'ailleurs à chaque fois la remarque– des Waldstaetten en train de prêter serment.

Au café de la Madeleine, ce fut autour de trois fioles de calamin que nous rencontrâmes le boucher Emery, En homme de l'art, ce dernier plaisanta, avec des rires tonitruants, au sujet de la viande froide trouvée du côté de Chamblandes, critiquant l'amateurisme de ces assassins qui avaient gaspillé tant de cartouches pour venir à bout du soi-disant Hermann Eberhardt.

– On ne saura jamais qui c'était, confia Potterat sur un ton définitif bien dans sa manière.

Les autres convives, le cordonnier Malchaussé et le coiffeur pour dames Amiguet, dodelinaient de la tête d'un air entendu à l'écoute des descriptions sanguinolentes que peignait le trancheur de lard, et se bornaient prudemment à des digressions climatiques agrémentées par l'actualité du jour: les saisons se détraquaient, l'automne était déjà là, menaçant l'expédition polaire soviétique, dont les membres dérivaient sur un iceberg en attendant les secours des brise-glace partis de Mourmansk.

Au café du Grütli, tout en bas de la rue de la Mercerie, une clientèle d'étudiants et de professeurs imposait d'éviter de parler de simples faits divers. L'événement du jour était le retour au pays du professeur Octave Pictet (1), dont les ascensions en ballon stratosphérique avaient fait un héros national, d'autant plus avantageux pour la Suisse que ses exploits étaient financés par la monarchie belge. Le célèbre savant avait annoncé son intention de se tourner désormais vers l'exploration des grandes fosses aquatiques, ce qui fournit un prétexte de plus pour commander une tournée générale.

Le meurtre de Chamblandes ne tarda pourtant pas à surgir dans la conversation au fil des flots de mont-surrolle, toujours apportés par trois décilitres à la fois. Un archéologue habitué des lieux, au gabarit comparable à celui de Potterat, parla de squelettes mystérieux du côté d'Avenches, de massacres insensés commis lors des guerres de Bourgogne, de sorcières pourchassées en très grand nombre dans la contrée, et surtout de Mary Shelley, qui n'avait fait, selon lui, que raconter une histoire véridique:

– De longue date sur les rives du Léman, on répétait l'histoire de cette créature engendrée par un rebouteux devenu fou. Un de ces quatre, vous verrez, une fouille mettra au jour le squelette calciné de Frankenstein, ce monstre qui cherchait la vertu et que personne ne comprenait. Notre bout de pays recèle des violences insoupçonnées, même si personne ne veut le croire.

– Si fait. Comme pour l'Eberhartdt: on ignorera toujours qui lui a taillé un costard en sapin, pas, décréta Potterat, en complétant de quelques gouttes le contenu de tous les verres de la table pour finir par le sien qui était le seul vide.

Au Vieux-Lausanne, pause indispensable au milieu des Escaliers du Marché, le patron s'amusait chaque midi à provoquer l'ire de Potterat en jouant avec l'orthographe des vins vaudois: Yvrogne, Épaisse, Saint-Saphourien, etc. L'inspecteur sortit son mouchoir, et après en avoir fait tomber les concrétions les plus lourdes en le secouant avec énergie, le suça longuement pour l'humecter et rétablit les appellations sur l'ardoise. Puis il contempla la liste comme s'il venait de recevoir les dix commandements des mains du Tout-Puissant et commanda du villette, que nous partageâmes avec un homme d'Aran, un vigneron qui nous jura, croix-de-bois-croix-de-fer, que les gros négociants en vins avaient tout réservé pour le Comptoir qui débutait tout soudain, compromettant ainsi l'approvisionnement des autres débits de boisson. Le bistrotier se lança alors dans un lamento interminable au sujet de la disparition des troquets, derniers vestiges de l'aimable civilisation d'autrefois, lieux d'échanges et de paix où se croisaient les classes sociales les plus éloignées et les individus les plus divers. Toute une culture que la société moderne détruisait petit à petit. Comme à l'accoutumée, son meilleur client insista sur le calme qui régnait ici, cette admirable tranquillité qu'on ne retrouverait jamais plus. Pour illustrer la civilité des bouis-bouis, il fallut, sur l'initiative du tenancier, procéder incontinent à la cérémonie du faire-schmolitz. Potterat me parut réticent à cette entorse à la hiérarchie, parce que je n'étais que stagiaire et peut-être aussi parce qu'il me tutoyait depuis notre première rencontre; il ne manifesta qu'une approbation molle, du bout de la moustache, ce qui signifiait très clairement, pour qui le connaissait, son refus le plus net.

En grande pompe, on tira trois décis du meilleur tartegnin et je dus vider cul sec trois verres en croisant le bras de chacun de mes commensaux, ce qui n'alla pas sans peine avec Potterat, tant sa graisse gênait le mouvement. Jamais roi ne fut oint d'un liquide sacré avec tant de majesté, jamais nourrisson ne fut baptisé au milieu d'un tel cérémonial. Le résultat était là: désormais nous nous dirions tu pour le restant de nos jours et j'étais fait Vaudois d'adoption. Au mur du bistrot, les portraits des notables radicaux qui s'étaient succédé à la tête du pays depuis un siècle semblèrent approuver cette naturalisation par un léger tremblement, mais peut-être n'était-ce qu'un effet des mouvements de l'énorme policier qui appuyait son échine contre le mur.

Elsa Bernhaut, épouse de la victime

Je m'étais efforcé de boire le moins possible jusque-là, inquiet à l'idée que la journée de travail allait encore être longue. Cependant, comme Potterat remplissait à ras bord mon verre à chaque fois que j'y trempais mes lèvres, qu'il était sacrilège de laisser la moindre goutte au fond du verre en quittant un estaminet et qu'il fallait bien boire un coup pour fêter cette glorieuse intronisation, j'atteignis l'alcoolémie qui modifie les comportements les mieux ancrés. Imitant son accent sans m'en rendre compte, je lui posai une question qui me trottait dans la tête depuis la veille:

– Dis voir, David-Étienne, peux-tu bien me dire comment tu as pu m'assurer hier que les fascistes de Fonjallaz étaient hors du coup?

– Oh que oui, mon Walti. Depuis le temps que je travaille à la Sourdine, j'ai fini par sentir mes gaillards. On ne saura jamais pourquoi c't ami a fini le grand voyage en Chamblandes, pas. C'est comme ça. Punkt Schluss, comme on dit par chez toi.

Il fallut se séparer de ma nouvelle famille, mon aîné vida son verre puis carrément le pichet dans lequel nous avions oublié quelques millilitres. Nous allions parvenir à la Cité, la dernière épreuve serait de quitter l'ombre des escaliers couverts et d'affronter le soleil de plomb de cette mi-journée. Un chapelet de râles et de jurons amena Potterat à hauteur de la cathédrale, où il décréta qu'il avait une faim du tonnerre de Dieu, qu'il lui fallait, toutes affaires cessantes, «croquer une morce». Aux Douze Dizains, une double croûte au fromage, avec des œufs et des lardons, lui permit de satisfaire les besoins de son estomac. Sur la demande insistante de Josiane, qui manifestait une grande inquiétude au sujet de ma santé, je finis par accepter une soupe aux légumes et deux tranches de pain. La blonde serveuse y ajouta d'autorité un cervelas, dont elle pela devant moi, avec une grande dextérité, l'extrémité, tout en me regardant droit dans les yeux avec un sourire malicieux.

Lorsque nous franchîmes la porte de la Sûreté, le stagiaire que j'étais s'interrogeait encore sur le sens de ce geste et l'inspecteur rotait, au mieux de sa forme, congestionné et allègre, débordant d'énergie.

Il allait en avoir besoin.

Sûreté, mardi 7 septembre 1937, après-midi

Vers 14h00, le poste de gendarmerie de la gare nous avisa qu'une femme de nationalité polonaise désirait faire des déclarations au sujet du crime de Paudex.

– N'a qu'à prendre le tram numéro un jusqu'au Tunnel et à s'adresser à un agent, pas.

– Elle refuse de monter seule: elle prétend que sa vie est en danger.

– Bon, on va faire descendre le carrosse, mais gare à elle si cette Cendrillon nous raconte des blagues!

D'un instinct très sûr, l'inspecteur Potterat avait pressenti une mythomane:

– Le patron a fait publier la trogne de l'Eberhardt. Tu vas voir, tous les badadias entre Alpes et Jura vont se manifester, pas. Une vraie foire d'empoigne, une truie n'y retrouverait pas ses gorets!

Il réquisitionna le sous-brigadier Testuz, pour sa maîtrise des langues, et l'inspecteur Buttex, qui connaissait la «sychologie» féminine. Tous quatre, nous montâmes dans un petit bureau en soupente, mal éclairé par une lucarne orientée à l'est.

– On va lui régler son cas vite fait, à cette fabulatrice. Méthode classique: on la questionne à tour de rôle, pas. Testuz, tu lui parles en russe, et tu fais le toillet; moi, je ferai l'intelligent. On va la pousser dans ses derniers retranchements en moins de deux.

Ma formation se poursuivait: mon maître se prenait au jeu et m'expliquait la technique de l'interrogatoire à deux voix. J'allais voir ce que j'allais voir! Après l'avoir quelque peu oublié durant les dernières heures, je me souvins que j'avais été envoyé sur les rives du Léman pour m'initier aux méthodes de la police scientifique…

Peu après, conduite par une secrétaire, cette femme était arrivée dans ce bureau blafard de la Sûreté. La bouche serrée, les yeux très clairs derrière des paupières lourdes, elle affichait le teint blême de ceux qui n'ont guère dormi durant les dernières nuits. Elle avait les fortes pommettes des natifs de l'Europe orientale, que trahissait en outre son accent marqué.

– Alors comme ça, ma petite dame, vous pensez que vous croyez connaître le mort de Chamblandes, pas…

– Oui, mon mari il était.

Potterat soupira et leva les yeux au ciel. L'accouchement de la vérité allait commencer.

L'œil plissé, il exigea d'abord la présentation d'une pièce d'identité valable. Examiné sous toutes les coutures, le document parut en règle. Fidèle à son rôle d'idiot, le sous-brigadier Testuz fit remarquer qu'il s'agissait d'un passeport polonais, donc étranger. Potterat s'arrêta un instant, puis approuva du chef:

– Exactement, ça ne prouve rien. Alors pouvez-vous dire de quoi l'Eberhardt est mort?

La femme ne put qu'expliquer qu'elle l'avait quitté samedi dans l'après-midi sans le revoir par la suite. Pour l'instant, sa seule source d'information sur les dernières heures de son mari était la presse.

Potterat parut hésiter, puis leva un doigt, comme s'il venait de découvrir la question imparable, l'argument qui allait révéler l'imposture. Testuz et Buttex étaient suspendus à ses lèvres:

– Et pis d'abord, s'il était bien votre mari, pas, pouvez-vous nous expliquer comment il pouvait bien avoir un passeport tchécoslave et vous des papiers polognais?

Avec ses bras sous les aisselles, son sourire qui lui faisait remonter la moustache jusqu'aux coins des yeux, son regard en va-et-vient sur l'assistance, le rubicond inspecteur triomphait: la mystification était éventée. Il n'avait à aucun moment perçu le désarroi pourtant visible de cette femme. Elle fit un effort pour ne pas fondre en larmes et lui répondit avec beaucoup de sérieux.

– Voyez-vous, son passeport pas n'était son passeport à lui.

De faux papiers: elle confirmait ce que nous avait appris la Kripo de Prague, mais cela ne validait pas pour autant son témoignage. Potterat restait abasourdi, ce fut Buttex qui songea le premier à entamer de véritables vérifications. Il demanda ce que la victime portait sur elle le jour du meurtre, la femme réfléchit brièvement, puis énuméra le calepin, le billet de train pour Reims, les timbres «pour leur fils» et le mouchoir à carreaux.

– Était-ce bien tout? interrogea Potterat, le museau en avant, agressif comme un sanglier dérangé dans sa sieste.

De plus en plus décontenancée, la femme hésita un instant. La liste de ces objets avait été mentionnée dans la *Feuille d'Avis* de la veille: était-elle en effet en train de nous réciter ce que tout un chacun pouvait connaître du crime?

– Alors, la petite dame a avalé sa langue, pas? On peut arrêter de pétouiller et passer aux choses sérieuses.

La tristesse de cette femme était masquée par quelque chose, une retenue inexplicable qui l'empêchait de donner libre cours à son chagrin. Pour moi, le doute n'était plus permis: elle était bien la femme du mort de l'avenue des Chamblandes. La veuve faisait un louable effort pour saisir, par-delà l'incongruité des propos et l'opacité de l'accent, le sens des remarques de mes collègues.

– La plume est Watermann noire; calendrier de poche porte deux fers à cheval en doré.

Je reconnus des détails qui n'avaient été rendus publics à aucun moment. Je suggérai à l'oreille de Potterat que le témoignage semblait sérieux et qu'il convenait de faire venir de toute urgence le commandant Bataillard. Cette initiative mit l'inspecteur au désespoir:

– Mais non, tu vas voir, elle ne va pas tarder à craquer.

Buttex et Testuz, eux aussi étonnés par la précision des détails, abondaient dans mon sens. Potterat se vexa et quitta la salle en claquant la porte.

Nous entendîmes alors la femme, après une dernière hésitation, se lancer plus avant:

– Hermann Eberhardt mon mari, oui, grand fonctionnaire des services secrets soviétiques était, agent à l'étranger du Commissariat du Peuple à l'Intérieur. Il a été tué par Guépéou.

(à suivre)

(1) Rappelons que ce grand scientifique a servi de modèle à un célèbre personnage de bande dessinée: l'apparence et le tempérament du comte Pacôme Hégésippe Adélard Ladislas de Champignac, dans les aventures de Spirou et Fantasio, ont en effet été largement inspirés par la personnalité d'Octave Pictet. *(N. d. T.)*